

CINÉMA Née à Cannes, la réalisatrice avait marqué le Festival 2025 avec son premier film « Nino » qui vient de rafler le César du meilleur premier film et la révélation masculine.

Pauline Loquès, une Cannoise doublement récompensée aux César

LE HASARD FAIT souvent bien les choses. Née à Cannes il y a trente-huit ans, Pauline Loquès avait toqué à la porte du septième art directement au Festival de Cannes avec la présentation dans la sélection « semaine de la critique » de son premier long-métrage en mai 2025, *Nino*, l'histoire d'un jeune homme incarné par Théo Pellerin qui apprend qu'il est atteint d'un cancer de la gorge. Plébiscité à Cannes (Prix Louis-Roederer de la révélation pour Théo Pellerin) ainsi que dans d'autres festivals comme Deauville, le film de l'Azuréenne vient de glaner deux César, ce jeudi soir : celui du meilleur premier film et celui de la révélation masculine pour Théo Pellerin. Un doublé incroyable pour l'ancienne étudiante en hypokhâgne de Nice avant de poursuivre des études de droit à Aix-en-Provence.

Titulaire d'un Master en droit international public, rien ne prédestinait Pauline Loquès à glaner deux César avant ses 40 ans. D'autant que la jeune femme avait, dans un premier temps, choisi une autre voie : assistante de Laurent Ruquier sur *On n'est pas couché* ! avant de rejoindre France Inter et de collaborer avec Léa Salamé. C'est grâce à cet exercice du dialogue qu'elle décide de se lancer dans le cinéma avec l'écriture d'un premier court-métrage, *La vie de jeune fille*, un projet qui va tout accélérer.

Un deuxième long-métrage en écriture

Dans la foulée, elle rencontre Sandra da Fonseca, une productrice qui décide de lui donner sa chance pour son premier film. On sort du confinement et Pauline Loquès change de vie : elle décide de s'occuper de ses deux enfants et doit gérer, dans sa vie personnelle, la maladie d'un membre de sa famille. C'est le déclic, son scénario va s'inspirer de cette histoire personnelle et donner naissance à *Nino*. La suite, on la connaît. Habitée des cinémas cannois durant son enfance (*Olympia* et les *Arcades*) et des films populaires qu'elle allait voir avec sa grand-mère, de *Scream* à *Titanic* qu'elle verra quatre fois avec son aïeule, c'est une belle histoire de cinéma que vient d'écrire Pauline Loquès. La suite s'annonce également radieuse puisqu'elle écrit actuellement son deuxième long-métrage, toujours en collaboration avec Sandra da Fonseca, basée sur un portrait de femme.



Pauline Loquès et le César du meilleur premier film pour « Nino ». PHOTO THOMAS SAMSON / AFP

HISTOIRE Virtuose de génie ou musicien possédé ? Entre ses répétitions nocturnes et le refus de l'Église de lui offrir une sépulture, Niccolò Paganini était controversé au point que son cercueil a erré 36 ans avant de trouver le repos.

Paganini à Nice : la légende du « Violoniste du Diable »

PAR NELLY NUSSBAUM / MAGAZINE@NICEMATIN.FR

NÉ EN 1782 en Italie, Paganini a marqué l'histoire de la musique. S'il est considéré comme l'un des meilleurs violonistes de tous les temps, il est aussi surnommé « Le Violoniste du Diable ». Une réputation qu'il doit en partie aux Niçois.

Dans le vieux Nice, une plaque rappelle que sur l'invitation du comte de Cessole, Niccolò Paganini s'était installé au 23 rue de la Préfecture. Si chacun s'accordait à reconnaître son génie musical, l'homme n'avait rien d'un sage violoniste ! Sans aucune considération pour son voisinage, Paganini répétait ses gammes jusqu'à l'aube, privant de sommeil les habitants de la vieille ville.

Un voisin insupportable

Lorsque certains se hasardaient à lui faire des remarques, il s'amusait à les indigner en imitant sur son instrument les miaulements stridents des chats. De plus, avec son corps grand et mince, ses bras et mains démesurés par le syndrome de Marfan et son tempérament odieux, il acquiert rapidement la réputation sulfureuse d'être « le diable ». Réputation qu'il se plaît lui-même, à entretenir. D'autant plus que, connu pour jouer sans partition, préférant tout mémoriser et pouvant jouer jusqu'à 12 notes par seconde, il provoquait cette interrogation : « Comment peut-il jouer du violon de cette façon ? Sûrement un pacte avec le diable... » Après avoir perdu sa voix en 1838 à cause d'un cancer du larynx, Paganini meurt à Nice le 27 mai 1840. La nouvelle se répand alors dans la ville : « Le diable est mort ! »

Le long périple de sa dépouille

Mais, après sa disparition, il va payer ses mauvaises plaisanteries. En effet, dès le lendemain sa dépouille disparaît et va connaître un étonnant périple relaté dans le Guide de la Provence Mystérieuse. « Étant considéré comme possédé du diable, Monseigneur Galvano, évêque de Sainte-Réparate, refusa au musicien une sépulture en terre chrétienne. Aussi, son corps fut déposé provisoirement dans une cave de l'hôpital de Nice. Ne parlait-on pas de jeter sa dépouille sous les flots du Paillon ? Son ami Hilarion de Cessole fait embaumer le corps et, pour éviter toute profanation, le fait enlever et cacher dans la cuve à huile d'une grande propriété au Lazaret de Villefranche. Mais le réduit qui abritait la dépouille n'était pas inviolable ». On apprend la suite du périple en parcourant les mémoires de Maupassant relatant ses divers passages à Cannes « (...) après de multiples tergiversations, le comte de Cessole décida de faire transpor-



Niccolò Paganini (dont le prénom s'écrit aussi Nicolò ou Nicolo) est sans conteste l'un des plus grands musiciens de tous les temps. DR

ter de nuit, et dans le plus grand secret aux îles de Lérins le cercueil indésirable de Paganini. Une fosse fut alors creusée sur l'îlot de Saint-Ferréol ». Deux ans plus tard, autorisation est donnée de le transporter au cimetière de Gênes. On le ramena donc à Nice pour l'embarquer sur une felouque. En 1853, la dépouille va connaître un nouveau transfert dans sa propriété à Gaiona, près de Parme.

Réhabilité par le pape Pie IX en 1876, son corps est encore transféré et définitivement enterré au cimetière de la Steccata à Parme. Même si les errances du parcours diffèrent un peu selon les historiens, il aura fallu 36 ans pour que Paganini arrive à sa dernière demeure. La communauté musicale étant saisie de doute, après un tel périple, sur l'identité du corps, le cercueil est ouvert en 1893 en présence du violoniste František Ondříček qui l'a authentifié. Et le diable peut enfin reposer en paix !

Pourquoi Paganini est-il venu à Nice ?

Après avoir donné de nombreux concerts et avoir été encensé dans l'Europe, en juin 1837, il

ouvre avec son ami Lazzaro Rebizzo le « Casino Paganini » à Paris.

Par contrat, il doit y donner deux concerts par semaine, mais sa santé l'en empêche. L'entreprise fait faillite. Paganini est attaqué en justice pour rupture de contrat et condamné à payer une grosse somme. Une autre version raconte qu'il aurait fui la France en raison d'affaires frauduleuses au Casino de Paris où il doit beaucoup d'argent. Poursuivi par la police, il se réfugie à Nice qui, à cette époque, fait partie du royaume de Piémont-Sardaigne. Sa carrière de concertiste étant terminée, il se fait marchand en investissant des sommes importantes dans l'acquisition d'instruments à cordes précieux. Et, voilà pourquoi, l'un des plus grands musiciens de tous les temps a fini ses jours à Nice.

En 1830, l'écrivain, éditeur allemand, Julius Max Schottky avait fait paraître la première biographie du musicien, donnant quelques informations « Il est aussi maigre qu'on peut l'être, avec cela, un teint blême, un nez d'aigle pointant en avant, de longs doigts osseux. À peine paraît-il pouvoir supporter ses habits, et quand il fait la révérence, son corps se meut d'une façon si singulière que l'on craint à tout moment de voir ses pieds se séparer du corps et l'homme entier s'écrouler. »